

Jean-Pierre VERHEGGEN, *Les Folies-Belgères*. Paris, Seuil, 1990, 179 p., coll. Point virgule n°82.

Un jour, Jean-Pierre Verheggen n'entrera pas à l'Académie. Il ne l'aura pas volé. Depuis *La Grande Mitraque* jusqu'au récent *Artaud Rimbur* (sans doute son meilleur livre), il s'est taillé à sa mesure, qu'il a robuste, une place autrement plus considérable et probablement plus utile. Il faudra bien un jour reconnaître en sa démarche de contrebandier des lettres et de mécano du verbe une activité de salubrité publique. L'un des rares dans ce qu'il est ou était convenu d'appeler «l'avant-garde», Verheggen parvient en effet à tenir ensemble, en relance réciproque, la machination d'écriture(s), patiente et rusée, avec la jubilation chronique d'un rire élevé au rang d'art du décalage et de la subversion. On pouvait dès lors s'attendre à ce qu'un jour ou l'autre sa virtuosité se mette au service d'une célébration collective des adeptes du «Dérisoire Absolu» dont la Belgique, terre de grammairiens et de fous du langage, a vu pousser d'abondance la bienfaisante ivraie. En scène, voici donc *Les Folies-Belgères*.

Ouvrage hybride, à mi-parcours entre le texte de création et l'anthologie-action, ce petit livre paru en France dans une collection vouée au texte d'humour s'inscrit dans la même perspective qu'*Un pays d'irréguliers*, dont nous avons rendu compte dans les colonnes du précédent numéro. Même intention d'établir la carte de cette Belgique sauvage où écrire se passe toujours entre rire et cri. Même parti d'articuler textes et images et d'aller au devant des rencontres qui s'opèrent entre des créateurs œuvrant dans des genres et des champs apparemment distincts (BD, affiches, poésie, peinture, etc.). Mais là où l'anthologie s'en tenait à une succession de pièces isolées, *Les*

*Folies-Belgères* (d'où le titre) adopte la forme parodique d'une revue de cabaret, sur la scène de laquelle se pressent, en désordre et grand fracas, tous les sabordeurs du langage et les forçats de l'image en liberté : Ensor, Rops, Colinet, Mariën, Alechinsky, Hergé, Baudelaire (revu et revisité), Miguel, Sojcher, les Piquera — impossible de les citer tous, tant est évident, chez Verheggen, le souci de n'oublier personne, voire de ménager les susceptibilités régionales (les initiés apprécieront que sa revue ait fait bonne place aux turbulents «provinciaux» de Liège ou de Verviers : Cirque divers, Stas, Blavier et compagnie). L'ensemble bourré de clichés franco-belges passés à la moulinette et, comme on pouvait l'escompter, dévidé sur un ton paillard et braillard, alignant calembours, anagrammes, contrepets et autres télescopes verbaux dont Verheggen a le secret. Bref, ça n'est pas triste et dans ce magma de références truquées, d'allusions, de clins d'œil et de coups de chapeau, chacun trouvera son compte et reconnaîtra les siens.

Euphorie à nuancer tout de même d'une réserve — et de quelques craintes. Verheggen a souvent été mieux inspiré (relire *Pubères*, *Putains*, dont nous rendons compte par ailleurs, pour s'en ré-assurer). Non qu'il écrive un cran en dessous de ce qu'il fait d'habitude. C'est plutôt qu'à lire *Les Folies-Belgères*, on bute régulièrement sur l'impression, navrante pour qui l'admire par ailleurs, que Verheggen écrit ici «à la Verheggen», pour faire s'écrouler la galerie ou déridier le parterre (effet d'un texte de commande ?). Le calembour s'embourbe parfois, et le jeu de mots tourne ici et là au bon mot pour aficionados. D'autre part, s'il s'agissait pour Verheggen de rédiger, à l'usage d'outre-Quiévrain (et des cielmonmardistes, qui l'ont invité après coup), une défense et illustration de ce petit pays de grands irréguliers, il est à

craindre que l'opération à laquelle il s'est attelé n'atteigne pas au but qu'on lui a fixé. Au public français moyen, qu'il porte béret ou «pin's», l'ouvrage semblera apporter une confirmation de ses préjugés d'autant plus éclatante qu'il les reprend parodiquement à son compte (on est tous un peu fous en Belgique ; des blagues nous concernant, nous sommes les premiers à rire ; moquez-vous, vous vous moquez en retour ; d'ailleurs vous c'est nous, etc.). Quant au public belge, il s'y trouvera, comme d'autres l'ont relevé, des esprits étroits pour y lire, au premier degré, un hommage à nos mœurs moules-fritières et, au-delà, à cette «riche Belgique» si mal jugée par Baudelaire. Sans doute Verheggen ne peut-il être suspecté de belgicisme primaire ou de sympathies franchouillardes. Mais peut-être aurait-il dû s'interroger davantage sur l'usage auquel son livre va pouvoir, à son insu, se prêter. Même si tout doit y être pris au deuxième degré, il n'est pas sûr qu'au troisième, par surprise, le cliché ne fasse pas retour, propulsé par sa propre auto-dérision (quand il parvient à rire de lui-même, il n'est pas loin de reprendre sa vigueur idéologique). Il est toujours périlleux, serait-ce même pour la fausser, d'emprunter la voix des stéréotypes. On risque au tournant d'être parlé par eux.

Pascal DURAND - Université de Liège

---

Jean-Pierre VERHEGGEN, *Pubères, putains. Porches, porchers. Stabat Mater*. Préface de Norge. Lecture de Jean-Marie Klinkenberg. Bruxelles, Labor, 1991, 231 p., coll. Espace Nord.

---

L'opinion courante a souvent tort parce qu'elle a rarement tout à fait raison. Elle aperçoit juste mais voit mal, montre du doigt des signes sans palper ce qui les porte,

avance d'un pas puis recule de deux. Autrement dit, il y a du savoir en elle, mais bloqué ou buté sur ses premiers rudiments. Ainsi du cas Verheggen. On sait qu'il a le verbe haut, la phrase drue, le calembour niagaresque. Qu'il ne recule devant aucune outrance de mots ni de motifs. Qu'il ne craint pas de tenir en «chimi-ouallon» des discours acceptables et de déverser en français standard des flots d'obscénités, de cris impurs ou de formules à frapper du carré blanc. Au total, qu'il secoue la langue et la littérature comme personne. Tout cela relève certes du «Vernaculairheggen de fond» tel qu'il peut être commenté et parfois même imité (piteusement) par les critiques littéraires si bien ébranlés à chaque nouveau livre de notre «zorro de l'écriture» qu'ils s'empressent vite de se rassurer en y épinglant les mêmes tours, les mêmes tics, les mêmes routines de langage et de ton, le tout mis au compte de l'humour impréca-toire ou de la gueulante gouailleuse. Rien là-dedans de faux, même si tout y offusque les véritables enjeux de la démarche Verheggen. Il est vrai qu'il se répète. Vrai qu'il marche à l'excès verbal. Vrai qu'il est à ce point fou des mots qu'il semble frapper le langage tout entier de folie. Mais cette répétition lui est essentielle : il compose des leçons d'écriture comme les musiciens jadis des «Leçons de ténèbres», avec un même sens du liturgique et de la litanie hypnotique. Mais son excès même règle sa diction, lui donne sa mesure, son tempo, son rythme : scansion, percussion, cadence. Mais cette folie tient moins de l'hystérie que du grand jeu carnavalesque, d'une débâcle des mots que d'une patiente et baroque stratégie d'égarement. Et si d'aventure elle lorgne vers quelque cabanon, c'est vers celui de Charenton.

Répétition, excès, folie : on appelait cela, naguère, un style. Cela s'appelle aujourd'hui une écriture. Trois textes